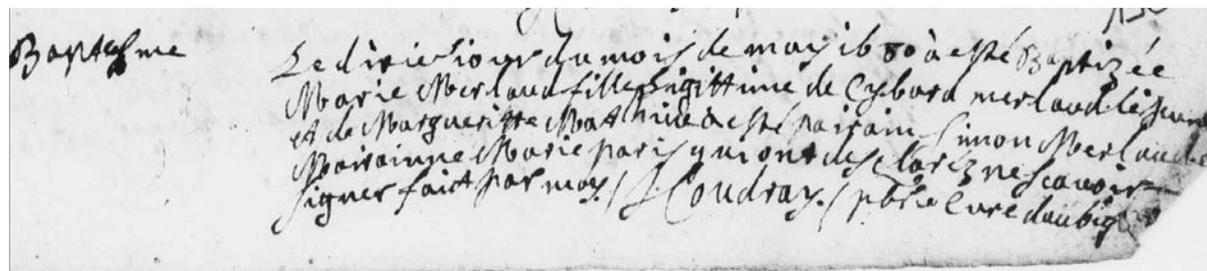


Généalogie succincte des Merleau-Ponty

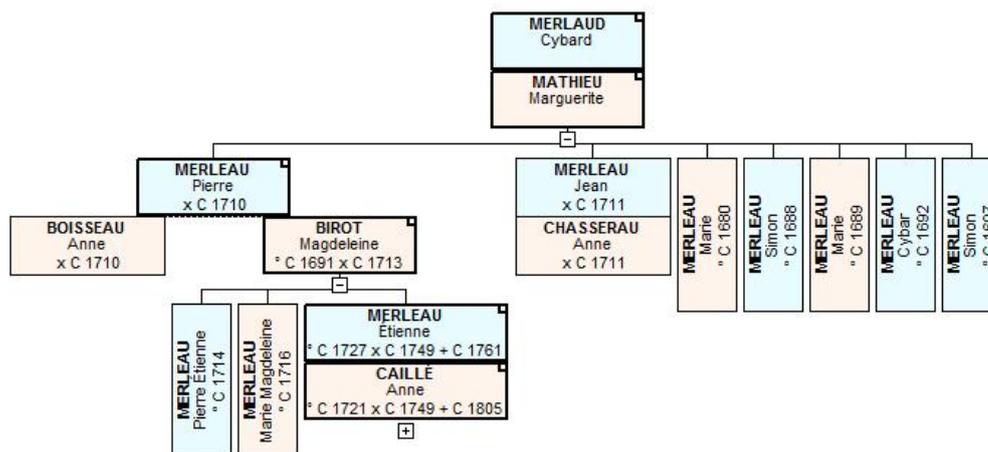
Le berceau de la famille Merleau-Ponty se trouve dans le village d'Aubigné, situé dans l'est du département des Deux-Sèvres, dans la région transitoire entre le Limousin et la Gâtine vendéenne, à la limite nord des plaines charentaises. Parler de berceau ne signifie pas qu'elle y avait fait souche depuis des temps immémoriaux, mais que les références consultées – registres BMS (baptêmes, mariages et sépultures) ou registres d'Etat-Civil – ne nous permettent pas d'explorer un passé plus lointain. Il est cependant remarquable que le plus ancien registre de cette paroisse, édité sous le règne de Louis XIV, fait référence à un nombre important de personnes portant le patronyme de « Merlaud », sans pour autant pouvoir faire de lien entre elles. Les ministres du culte qui rédigeaient alors les actes étaient guère prolixes en renseignements précis : les bénédictions nuptiales citent les jeunes époux sans faire de référence à leurs parents, ignorent souvent les professions qui permettent de faire parfois un lien entre les personnes, et les actes de baptêmes eux-mêmes n'indiquent que les noms et prénoms des baptisés, du parrain et de la marraine. Les reconstitutions familiales sont donc très aléatoires sinon impossibles, mais il y avait à Aubigné une certaine concentration de « rameaux Merlaud » qui permet d'imaginer que cette famille se trouvait là depuis plusieurs générations. Quand au terme « Ponty », il n'apparaîtra que plus tard et ne concernera qu'une unique branche descendante.

Le plus ancien Merlaud certifié se prénomait Cybard (*annexe Merlaud*), prénom rare – je ne l'avais jamais entendu être prononcé -, mais usité au cours du haut Moyen-âge. Il exerçait la profession de laboureur, agriculteur probablement locataire d'une métairie, profession par ailleurs largement partagée avec les « autres Merlaud » de la paroisse. Cybard est né au milieu du XVII^e siècle, au début du règne de Louis XIV. Il épouse vers 1675 Marguerite Mathieu qui lui donne au moins 8 enfants (au moins 8, car le registre de cette période est très incomplet sur plusieurs tranches d'années et n'a par ailleurs pas permis de connaître la date de naissance exacte de deux de ses fils).

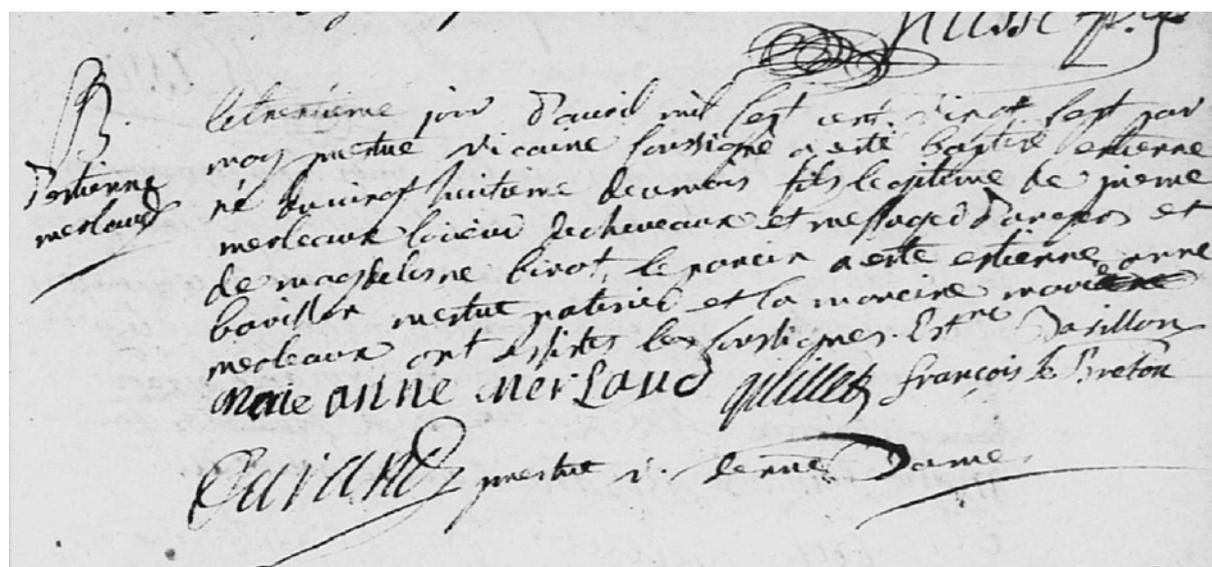


Un détail intéressant dans l'acte de naissance de Marie Merlaud, daté du 10 mai 1680, précise que son père est « Cybard Merlaud le jeune », signifiant ainsi la présence sur la paroisse d'un aîné – frère ou cousin - portant les même nom et prénom. Cybard et Marguerite auront par ailleurs un fils en 1682 qui sera baptisé Cibar.

Agé d'une douzaine d'années, un de ses premiers fils, Pierre, ancêtre d'Anatole, quitte son village natal d'Aubigné, et s'installe après le décès de son père à La Rochelle sur la paroisse de Notre-Dame avec son frère Jean pour y apprendre le métier de loueur de chevaux ; la ville de La Rochelle était à cette époque constituée des paroisses Notre-Dame, Saint-Nicolas, Saint-Jean-du Perrot, Saint-Sauveur et Saint-Barthélémy. Pierre épouse en 1710 Anne Boisseau ; si sa mère n'est pas citée parmi les personnes présentes lors de la cérémonie, son frère Jean cependant représente la famille. Il en sera de même l'année suivante, en inversant les rôles, lorsque Jean Merlaud épousera Anne Chassereau dans la même église.



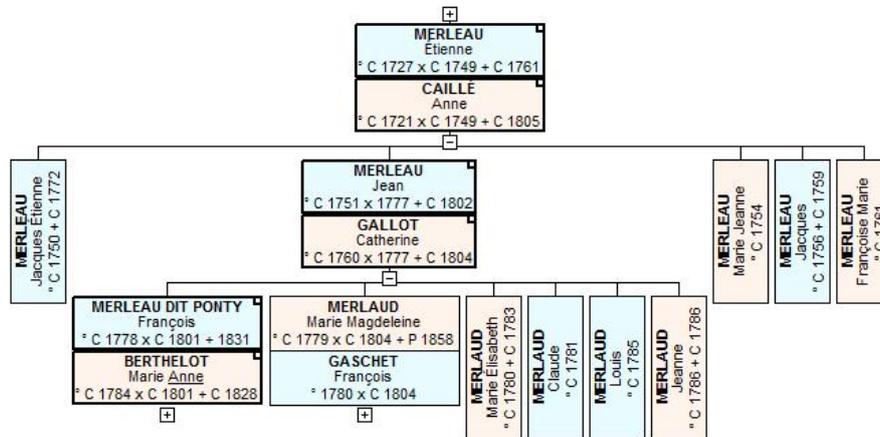
Son épouse décède cependant quelque mois plus tard et Pierre se remarie en mai 1713 avec Magdeleine Birot. Le père de Magdeleine, de son vivant, exerçait la profession de voiturier : nulle doute que les relations professionnelles du jeune Pierre lui ont permis de faire la connaissance d'une des filles de son client. Le couple aura trois enfants, Pierre Etienne en 1714, Marie Magdeleine en 1716 et Etienne le 28 avril 1727.



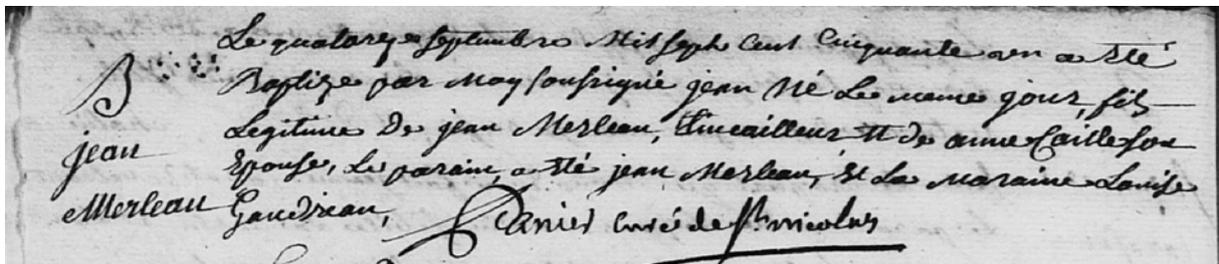
Les parents de Magdeleine, Jean et Françoise, habitaient à Aytré, village situé à quelques centaines de mètres au sud des remparts de La Rochelle, derrière les marais salants qui tapissaient le fond de la baie. Là, Jean exerçait sa profession de barrasseur. Né vers 1656, il avait épousé Françoise Riffaud à la Rochelle en 1681 et le couple avait eu 7 enfants. Les parents de Jean avaient également vécu à Aytré, et son père, Philippe (1623-1695), lui avait enseigné ce métier qui exigeait une solide constitution physique : le barrasseur était un voiturier qui transportait du bois en général, et plus particulièrement des troncs d'arbres.

Né à La Rochelle sur le territoire de la paroisse Notre-Dame, Etienne Merlaud y restera toute sa vie. Il épouse Anne Caillé le 19 mai 1747 et le couple s'installe sur la paroisse Saint-Nicolas où a été célébré leur mariage. Simple journalier le jour de son mariage, il s'installe peu de temps plus tard et tient un commerce de quincaillerie. Anne Caillé (1721-1805) était née au lieu-dit de Chagnolet, dépendant administrativement de Dompierre, premier petit bourg situé à quelques kilomètres à l'est de La Rochelle ; actuellement, Chagnolet se situe dans la proche banlieue Est de la préfecture. Ses parents, grands-parents et arrière grands-parents y exerçaient la profession de laboureur. Ses trois frères et

sœurs étaient nés à Dompierre, et si sa mère, Françoise Gigon, avait été baptisée en 1695 à La Rochelle, ses oncles et tantes étaient tous issus de ce village. Anne Caillé n'était âgée que de 4 ans lorsque son père décède brusquement, trois jours après la disparition de son dernier enfant. Françoise se remariera trois années plus tard avec Jacques Malherbe, pour assurer l'éducation de ses enfants et le couple s'installera au village de Nantilly, situé à une douzaine de kilomètres au nord de La Rochelle.

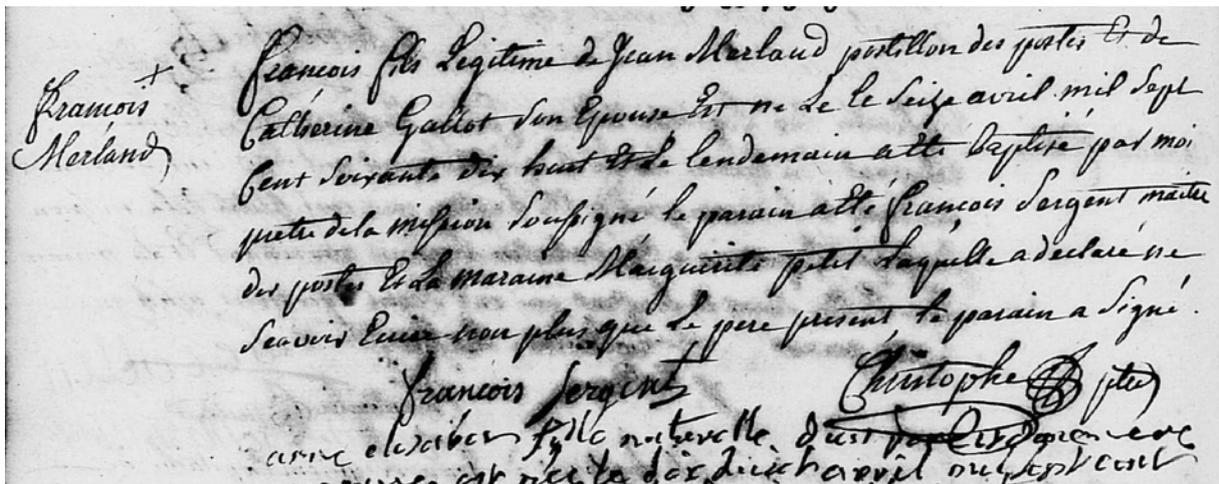


Etienne et Anne auront 5 enfants, qui constitueront la seconde génération des Merlaud de La Rochelle. Les deux fils aînés, Jacques et Jean, embrassent la profession de postillon, renouant ainsi avec le métier de leur aïeul. Jacques décède prématurément, au mois de décembre 1772, à l'âge de 22 ans. Cinq années plus tard, le 30 juin 1777, Jean épouse Catherine Gallot, fille cadette d'un marchand quincailler de Rochefort. La bénédiction nuptiale leur est donnée dans l'église Saint-Nicolas et le jeune couple s'installe sur cette paroisse. Jean est ainsi à l'origine de l'enracinement de la famille Merlaud à Rochefort.



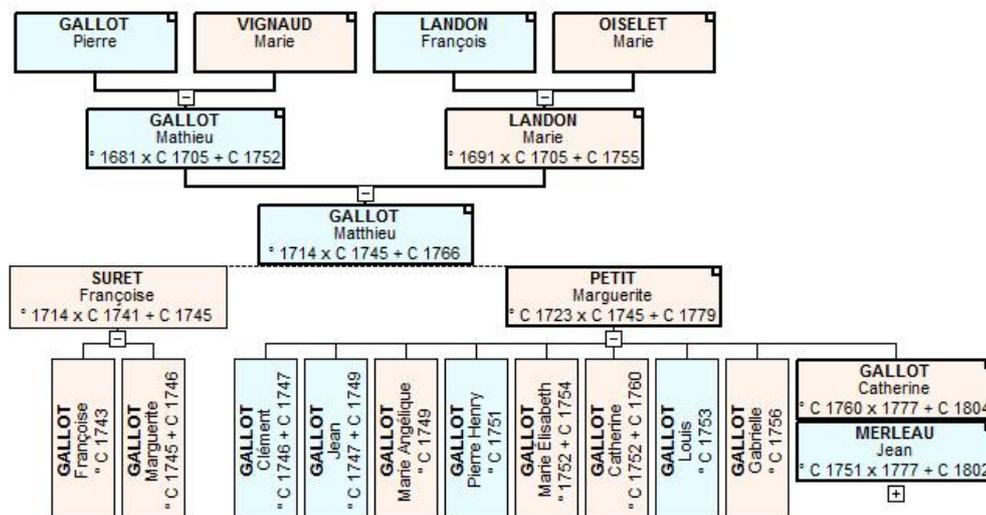
Jean est aussi à l'origine d'une modification du patronyme de la famille. En se mariant en 1777 à Rochefort, son nom de famille était celui de ses ancêtres « Merlaud », et ses enfants ont tous été inscrits ainsi dans les registres de baptême, à la différence toutefois de quelques libertés prises par les rédacteurs des actes qui s'en tenaient beaucoup plus à une transcription phonétique qu'à une orthographe rigoureuse : on peut lire indifféremment Merlot, Merleau et Merlaud selon l'humeur de l'officiant. Mais la modification prend une autre ampleur lors du mariage en 1801 de son fils aîné François, aïeul d'Anatole : l'acte d'Etat-civil lui attribue le patronyme de « Merleau dit Ponty ». Et ce patronyme devient alors usuel pour toute la famille. Jean décède l'année suivante sous le nom de « Merleau, dit Ponty » - remarquez la virgule entre les noms – sans qu'une notification marginale fournisse la raison de cette modification effectuée pendant la période troublée de la Révolution française. Une explication aurait pu être qu'à la suite d'un décès paternel prématuré, la mère ait épousé un « Ponty » et que ce nom de famille fut utilisé pour reconnaître les enfants dans le nouvel environnement familial, mais l'acte de décès d'Anne Caillé, daté du 12 février 1805 est formel : « ...décédée rue de la Bouverie, âgée de quatre vingt quatre ans, native du village de Chagnolet, commune de Dompierre, arrondissement de La Rochelle, veuve d'Etienne Merlaud, marchand

quincailler, *filie de Jean Caillé...* ». De plus, le patronyme « Ponty » n'est pas usité sur l'ensemble du département au cours des 18^e et 19^e siècles. Une modification de patronyme jugée par le tribunal – royal ou départemental – aurait été notifiée en marge de son acte de naissance. L'explication est donc ailleurs, mais il est remarquable que seul ce rameau de la famille Merlaud change ainsi de patronyme. L'écriture n'en sera pour autant pas définitivement stabilisée, car Merlaud s'écrira parfois « Merlaud », « Merleaux » ou « Merleau ». C'est sous cette dernière forme que l'on trouvera celui des descendants d'Anatole, alors que ses propres actes de naissance, mariage et décès respectaient le « Merlaud » traditionnel et que ses oncles et tantes héritaient de la seconde écriture. Un cas très particulier concerne Zélia, fille de Joseph Merleau dit Ponty, qui ne bénéficiera plus que du seul patronyme « Ponty » dans son acte de naissance et celui de son mariage avec Henri Chasseriau. Quand à l'adjectif « dit », s'il a pu se maintenir à l'aube du 20^e siècle, il a disparu de nos jours...



Jean et Catherine auront six enfants : François (1778-1831), aïeul d'Anatole, Marie Magdeleine (1779-1858) qui épousera François Gaschet, charron, et lui donnera 3 enfants, Marie Elisabeth (1780-1783), Claude, né en 1781, Louis en 1785, et Jeanne née en 1786 mais qui ne vivra que deux semaines. La trace de Claude et Louis se perd après leur naissance, et s'ils ont survécu, ils ne se sont du moins pas mariés dans le département.

Catherine était la fille cadette de Mathieu Gallot, marchand quincailler de Rochefort. Né vers 1714 à Givrezac – l'état du registre paroissial conservé aux Archives départementales ne permet pas de donner la date exacte –, Mathieu avait épousé le 4 septembre 1741 Françoise Suret dont il avait eu deux enfants, Françoise (1743) et Marguerite (1745-1746) ; Françoise décèdera le 31 janvier 1745 à

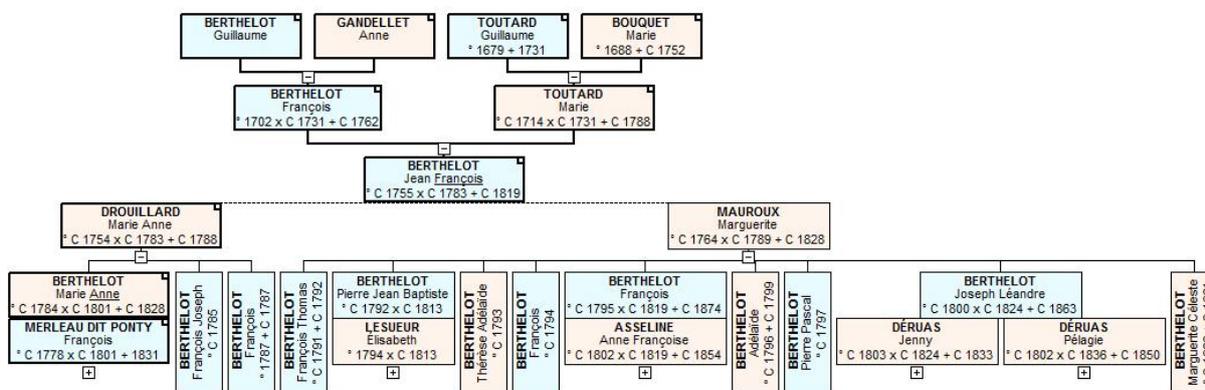


Givrezac en mettant au monde sa seconde fille. En secondes nocces, Mathieu épousera à Rochefort le 28 juin 1745 Marguerite Petit et le couple aura 9 enfants, dont quatre d'entre eux décéderont en bas-âge ; Marguerite était née à Saint-Coutant-le-grand, village distant de 6 km à l'est de Tonnay-Charente, où son père était laboureur.

La profession de laboureur était également celle des parents de Mathieu, Mathieu – le père et le fils portent le même prénom – et Marie Landon. Mariés le 27 avril 1705 à Tanzac, Marie n'était alors âgée que de 14 ans ! Cette profession était aussi celle de ses grands-parents, à la différence près que cet aïeul, prénommé Pierre, était « laboureur à bœufs », ce qui signifie qu'il possédait un attelage et les animaux nécessaires pour effectuer son travail ; les autres n'étaient alors que « laboureur à bras » - sans commentaires. L'ascendance des ancêtres de l'épouse de Jean, à l'identique de celle de sa mère, Anne Caillé, est donc fermement ancrée dans la proximité de Rochefort et les travaux agraires. Tanzac et Givrezac, qui se situent sur le canton de Saint-Genis-de-Saintonge, sont deux petits villages distants de 2 km, situés à une trentaine de kilomètres au plein Est de Royan.

Postillon, et notamment pour le service des Postes royales à l'époque de la naissance de son fils François, Jean deviendra par la suite « chartier » (l'écriture exacte aurait dû être charretier), possédant son propre matériel de roulage, et se spécialisant ainsi dans le transport de marchandises.

C'est tout naturellement que François, son fils aîné, reprendra plus tard à son compte le savoir-faire paternel. Né en 1778 (cf. acte de naissance ci-dessus), François épouse la fille d'un aubergiste de Saujon, Marie Anne Berthelot, le 13 janvier 1801. Saujon est un gros bourg qui trouve ses racines à l'époque pré-médiévale et se situe à 35 km au sud de Rochefort, 10 km au nord-est de Royan. Si le mariage de François et de Marie Anne est célébré à Saujon, c'est à Rochefort que le couple s'installe et développe la petite entreprise de transport. C'est également à Rochefort que naîtront leurs 9 enfants, et plus particulièrement Joseph, leur enfant pénultième, père d'Anatole.

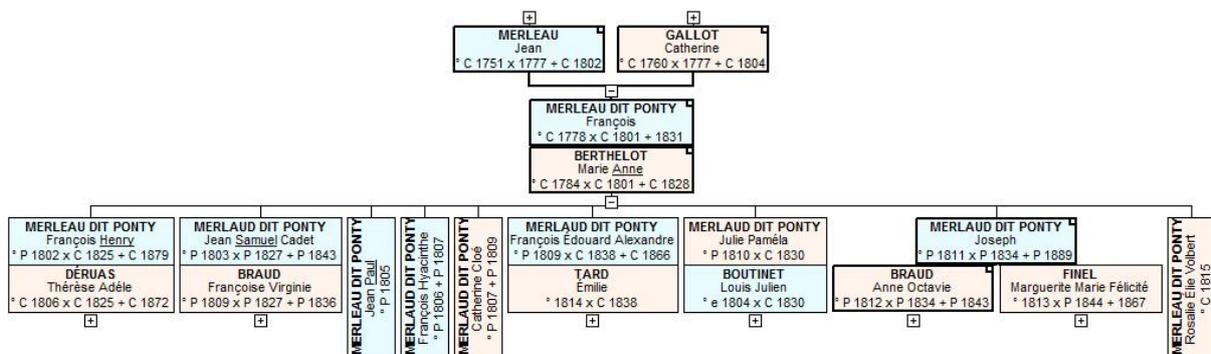


Si le patronyme Berthelot est très répandu en Charente-Maritime, c'est bien à Saujon que se trouve le berceau de celui de notre famille. Le 7 août 1731, François Berthelot, jeune marchand du village d'Arvert, y épouse Marie Toutard, jeune Saujonnaise aînée d'une famille de 6 enfants. La mère de Marie avait donné naissance à 10 enfants, mais 4 d'entre eux n'avaient pas atteint l'âge de 2 ans. Son époux, Guillaume, marchand quincailler, venait de décéder 6 mois auparavant. C'est donc de toute évidence un mariage de raison qui est préparé : François est déjà un marchand de qualité, se trouve célibataire, et peut envisager de développer une affaire intéressante. Marie donne son accord à un mariage qui lui permettra d'élever ses autres enfants, et, malgré le jeune âge de sa fille, 16 ans, le mariage est célébré. Si ce mariage est un mariage de raison, il n'en reste pas moins que l'amour y trouvera son compte : de 1732 à 1757, Marie donnera 20 enfants à François ; et si de toute évidence

les conditions d'hygiène et de soins ne donnaient guère d'espoirs aux enfants peu résistants, rythmant la vie des parents de joie et de tristesse par les naissances et les décès, 9 frères et sœurs assisteront François, l'avant-dernier de la famille, lorsqu'il épousera le 11 février 1783 Anne Drouillard, la fille d'un armurier de Saujon. Le patriarche familial manquait également aux réjouissances : son père était décédé le 23 octobre 1762, âgé de 60 ans.

Anne Drouillard fut-elle impressionnée de trouver une famille si nombreuse ? Sans doute que non, car les époux habitaient le même bourg, avaient le même âge – Anne accusait 8 mois de plus que son époux – et les parents devaient probablement se connaître : un armurier ne pouvait pas se passer des services d'un quincailler. Elle aurait pu l'être cependant, n'ayant eu elle-même qu'un frère survivant avec lequel elle pu partager ses jeux : son père, Pierre, décède en novembre 1763 alors qu'elle n'a pas encore 10 ans, et si sa mère Marie Anne se remarie quatre années plus tard avec François Gouverneur, également arquebusier à Saujon, le bonheur ne sera que de courte durée puisqu'il décédera trois années plus tard, le 13 août 1770. Marie Anne Fleury est probablement une des ancêtres d'Anatole qui aura été la plus privée des simples tendresses familiales au cours de son existence : née le 4 avril 1732, sa mère, Anne Moyan, décède sept jours plus tard des suites de couches et son père, Pierre Fleury, qui exerçait la profession de saunier dans les nombreux marais-salants de l'embouchure de la Seudre, décède à son tour au mois d'octobre de la même année ; informations laconiques données par le registre BMS de la paroisse dans lequel on trouve l'acte de sépulture de la mère au dessous de l'acte de baptême de sa fille, et l'acte de sépulture du père à la page suivante... elle n'aura que la joie d'avoir un frère, Louis, né sept années avant elle ; un premier mariage qui lui donne quatre enfants dont deux décèdent en très bas âge ; le décès de son époux treize ans plus tard et un remariage de courte durée. Et Marie Anne Fleury vivra jusqu'au 11 mars 1799, onze années après avoir vécu le décès de sa fille Anne : il ne lui restait plus que deux petits-enfants...

Marie Anne Fleury était née au Gua, commune actuelle d'une superficie de 3609 ha, distante de quelques kilomètres au nord de Saujon, située sur la partie méridionale de l'ancienne presqu'île de Marennes. Durant l'antiquité, l'océan atteignait une partie de la commune, mais l'envasement progressif de l'ancien golfe de Brouage conduisit à un recul des côtes, lesquelles sont désormais situées à une vingtaine de kilomètres du village. De ce fait, la majorité du territoire de cet ancien village de sauniers est constituée de marais : *marais de la Seudre* à l'ouest, *marais de Broue* ou *de Brouage* au nord et *marais de Dercie* au sud. La Commune comprend le centre bourg, zone la plus anciennement bâtie, et des hameaux : Chalons, Dercie, La Sicarde, La Madeleine, Monsanson, Saint-Martin et Souhe. Un ancien îlot isolé au milieu des marais, le *Mont-Sanson*, forme une colline qui, avec ses 32 mètres de hauteur, est non seulement le point culminant de la commune, mais également du canton ; et c'est dans ce hameau que résidaient les Fleury.



Le fils aîné de François et de Marie Anne Berthelot, Henry, premier enfant à porter le patronyme « Merleau dit Ponty » et né le 18 septembre 1802, embrassera dans un premier temps la profession de

tonnelier ; il s'installera à Saujon pour y épouser Thérèse Déruas et où naquirent leurs deux premiers enfants, Anne et William. Anne épousa en 1849 Auguste Thèze, docteur en médecine et chirurgien de la Marine, et qui n'eut que le temps de lui donner un fils, Alfred, avant de décéder le 10 octobre 1859 à Gorée après avoir contracté une maladie tropicale ; Alfred sera à son tour médecin de la Marine. William sera directeur d'une entreprise de messageries, suivant de façon très naturelle le métier paternel puisque Henry, réinstallé dans sa ville natale, y avait repris l'affaire paternelle après son décès survenu en 1831. William épousera Léontine Turpain qui donnera le jour en 1858 à Zélia, future épouse d'Henri Chasseriaud, autre médecin de Marine ; prématurément veuf en 1862, William épousera à Paris Marguerite Sonolet qui fut la mère du gouverneur de l'AOF, William Merleau-Pontyⁱ (1866-1915), et de Germaine (1881-1931). Henry et Thérèse, qui s'étaient installés à Rochefort, y eurent un troisième enfant, tard venu, qui effectua de solides études scolaires et intégra l'Ecole Navale ; le jeune Henry Merleaux-Ponty, né en 1849 à Rochefort, réalisa une éblouissante carrière en étant Amiral à l'âge de 52 ans et laissa son nom attaché au développement de la ville de Bizerte avant de décéder en 1902, emporté brutalement par une méningite-encéphalite diffuseⁱⁱ.

Henry et Thérèse Merleau-Ponty s'installèrent au Gua, peut-être en souvenir des ses aïeux maternels, village dont il était devenu le 1^{er} magistrat.

Le second enfant de Henry et d'Adèle, Samuel, reprit le métier de ses grands parents maternels en suivant une formation de cuisinier chez un aubergiste. Il épouse en 1827 la fille d'un taillandier de Rochefort, Virginie Braud, qui lui donnera trois enfants, Gabrielle, Julien et Anne. Samuel travaillera rapidement pour son propre compte, puisque l'acte de naissance de son fils aîné le désigne comme « aubergiste ». Choisi pour être le parrain d'Anatole en 1835, il se trouve à l'origine d'une anecdote savoureuse : admirateur inconditionnel de Victor Hugo, Samuel tenait à ce que le prénom de Mazeppa

96. 1892. **NAISSANCE de Joseph Merleau, dit Ponty.**

L'AN Mil huit cent quatre vingt deux le Vingt Sept, du mois de Décembre
 sur les Six heures du soir pardevant Nous François Thébaud, ad joint
 Délégué par M. le Maire pour remplir les fonctions
 Officier de l'état civil de la commune de Saujon, canton de Melle, département de la Charente-inférieure, est comparu M. François Merleau, dit Ponty, Commisnaire de Douane âgé de trente quatre ans demeurant à ce chef lieu le quel nous a présenté un enfant du sexe Masculin qui nous a dit au
 M. de son légitime mariage avec une Berthelet, qui est arrivée le Vingt cinq Décembre, à neuf heures du soir, en l'audience de l'Église locale (Père), rue de Saint Charles, Section Du Centre

auquel il a donné le prénom de Joseph Merleau
 lesdites déclaration et présentation faites en présence de Jean Maurice Dupuy, le Maire de Saujon, âgé de quarante un ans demeurant à Saujon, ami de l'époux et de M. Jacques Michel Dupuy, Comptable aux Vins de la Marine, âgé de quarant deux ans demeurant à Saujon, ami de l'époux et ont, les déclarant et témoins, et qui avouent

le présent acte, après qu'il leur en a été fait lecture.

M. Merleau dit Ponty
 M. Dupuy
 M. Michel Dupuy

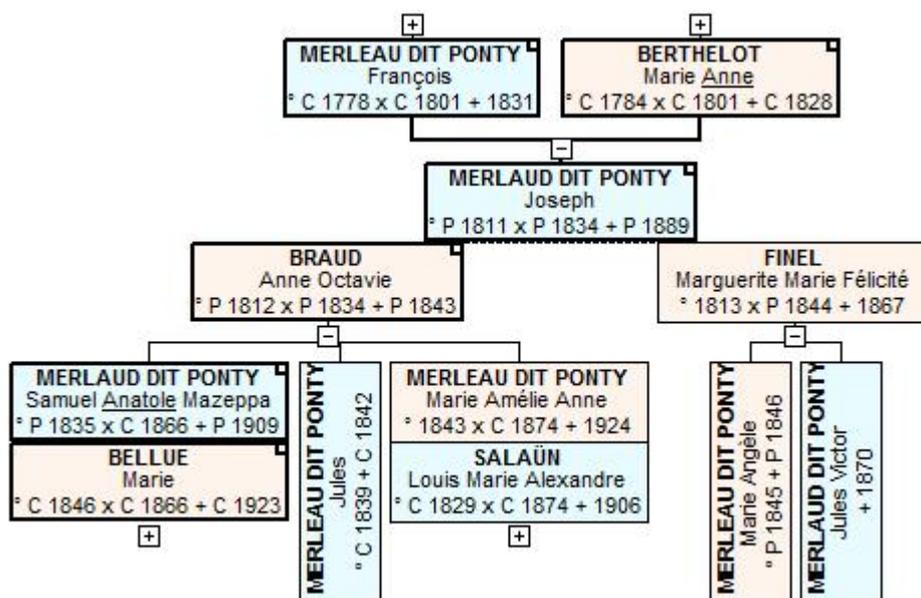
soit porté par son filleul malgré le refus des parents ; le jour du baptême, alors qu'il devait offrir le déjeuner, sa position fut claire : « pas de Mazeppa, pas de repas ». Les parents durent s'incliner, obtenant cependant que le prénom soit le troisième dans l'ordre de l'Etat-civil, ce qui permit de l'oublier plus facilement... Veuf l'année suivante, Samuel se trouve quelques années plus tard embarqué comme domestique du Commandant de la corvette de charge l'Egérie, et décède à Cayenne au cours d'une escale en janvier 1843. Ses deux filles ne lui survivront que quelques mois.

Le troisième fils, Paul, naît en 1805 et exercera la profession de fer-blantier. Hyacinthe (1805-1807) et Catherine (1807-1809), respectivement 4^e et 5^e enfants, décèdent en bas-âge.

Le sixième, Alexandre, né en 1809, épouse le 5 juin 1838 Emilie Tard, fille d'un charpentier de Saujon, et s'installe dans le bourg de ses ancêtres maternels pour y exercer la profession de tonnelier. Après avoir mis au monde un petit garçon sans vie, Emilie donnera quatre enfants à Alexandre : Amélie (1841), Edouard (1843), Maria (1848-1848) et Edouard (1849).

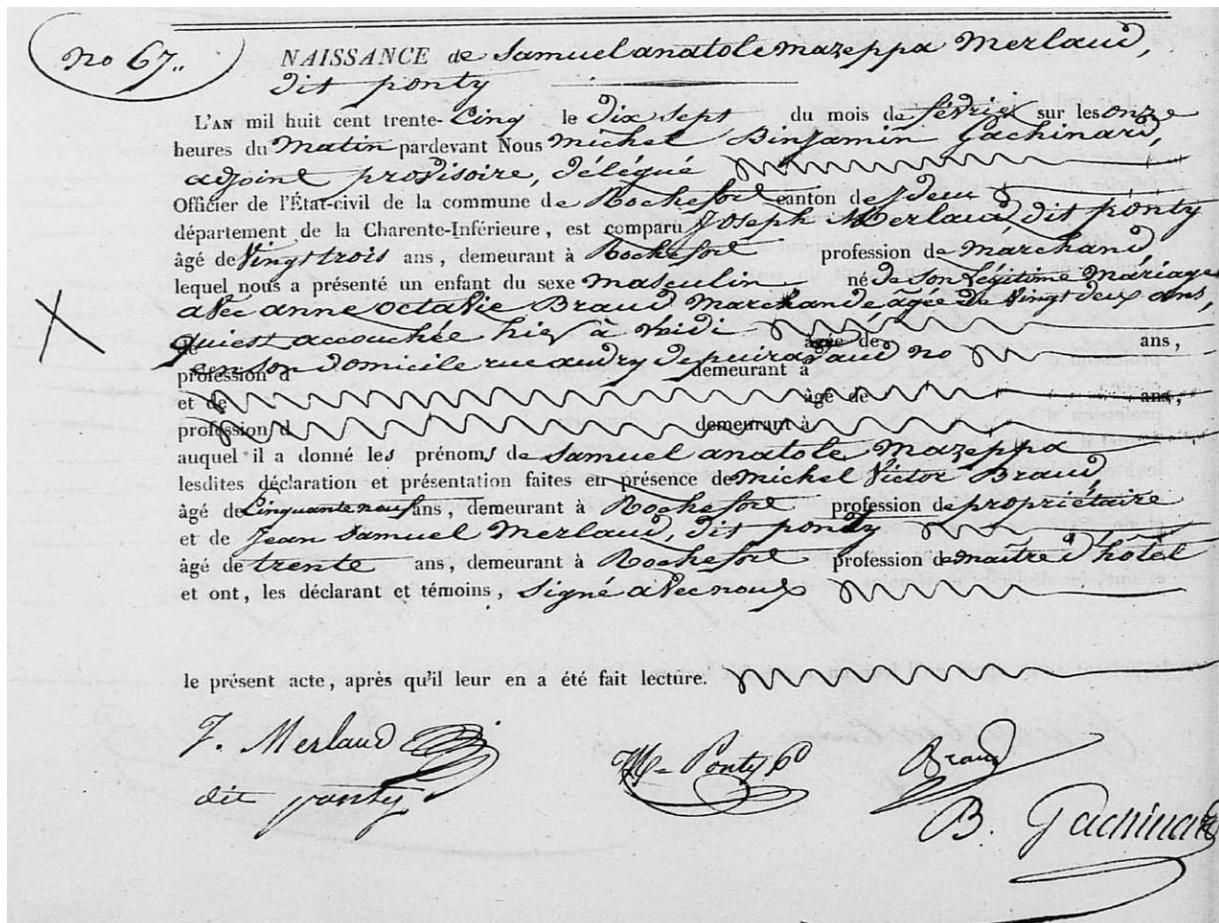
Julie, 7^e enfant de François et Anne, naît en 1810, et épouse un garçon de Royan, Louis Julien Boutinet qui se déclare successivement *cuisinier*, *commissionnaire de roulage* et *caffetier*, cumulant ainsi une bonne partie des diverses professions exercées par les aïeux de son épouse. Le couple aura un enfant, François Volcy, qui naîtra le 20 septembre 1834 à Royan.

Le huitième enfant, Joseph, naît à Rochefort le jour de Noël, le 25 décembre 1811, et y épouse le 31 mars 1834 Octavie Braud, sœur cadette de Virginie. Les deux sœurs Braud, dernières filles de Victor Braud, taillandier de Rochefort, et de Jeanne Godeau, auront ainsi épousé deux frères. Leur descendance ne sera guère nombreuse. Celle de Virginie a été évoquée ci-dessus : Gabrielle, née en 1828, décède le 8 février 1845 et Françoise, née en 1831 ne lui survivra que deux années ; leur frère n'avait vécu que quelques jours.



Les enfants d'Octavie ne seront pas plus nombreux, mais c'est par ce rameau que le patronyme familial pourra se perpétuer : Anatole, le fils aîné, naît le 16 février 1835 à Rochefort ; Victor, le second naît dans la même ville le 1^{er} janvier 1838 et décèdera, âgé de 4 ans, le 24 mars 1842 à Bordeaux; enfin, Amélie naît à Bordeaux le 23 mai 1843. Octavie décèdera prématurément le 31 mai 1843, âgée de 31 ans, des suites de son dernier accouchement, et Joseph épousera l'année suivante Félicité Finel ; Félicité lui donnera une fille, Angèle, en 1845, mais l'enfant décèdera l'année suivante,

puis un autre fils, Jules, qui n'aura pas de postérité et sera tué lors de la bataille de Nuits-Saint-Georges le 18 décembre 1870.



Anatole, qui portait également les prénoms de Samuel et de Mazeppa voulus par son parrain, est reçu à ses examens de baccalauréat à Bordeaux : le diplôme de bachelier ès lettres le 31 juillet 1852 et le diplôme de bachelier ès sciences-physiques le 29 avril 1854. Entré la même année au sein de l'école de Médecine Navale, il est chirurgien de 3^e classe le 10 novembre 1855, chirurgien de 2^e classe le 5 décembre 1861, et soutient sa thèse de doctorat le 5 juillet 1867 à la Faculté de médecine de Montpellier. Promu médecin de 1^e classe de la Marine le 25 octobre 1867, il sera médecin principal le 11 décembre 1879, puis médecin chef dans la Réserve le 13 mars 1899. Anatole avait épousé le 3 juillet 1866 à Saint-Vincent-de-Paul Marie Bellue, fille d'un propriétaire viticole. Le couple aura six enfants : Marie Aline (1867-1962), Jean Bernard (1869-1913), Amélie (1870-1870), Jean Jules (1872-1956), Jean Léon (1876-1948) et Louise Marie (1878-1971). Officier de la Légion d'honneur, Anatole sera élu conseiller d'arrondissement du Carbon-Blanc et maire de sa commune de Saint-Vincent-de-Paul.

Marie Amélie, sœur d'Anatole, épousera Louis Marie Alexandre Salaün, originaire de Lannion, et lui donnera un fils, Joseph Louis Marie Théodore, qui naît le 22 mars 1875 à Bordeaux. Marié à Marie Aynard, Joseph est le père d'Yvonne Salaün qui épousera Pierre Fritsch le 27 octobre 1927 à Bordeaux.

Rémy Dufour – Février 2010.

ⁱ William Merleau dit Ponty est né le 4 février 1866 à Rochefort-sur-Mer. Son père Joseph William Merleau-dit-Ponty, directeur de Messageries, avait épousé à Paris Marguerite Marie Sonolet. Les deux familles étaient originaires de l'Aunis. Il fait d'excellentes études au collège de Rochefort et, durant ses vacances, se mêle volontiers aux vendangeurs de Grandbois, près de Saujon dont il parle le patois. Dispensé de service militaire comme fils unique de veuve, il poursuit de brillantes études à Paris où il habite, 6, rue Gay-Lussac. Le 11 février 1888, il fait sa demande pour entrer dans l'Administration Centrale des Colonies. Il mène alors à Paris une vie assez agréable, lorsqu'il rencontre le lieutenant Marchand qui lui parle du Soudan, d'un pays qui est en train « de se faire ». L'occasion se présente bientôt : Archinard, qui prend le commandement de la colonne du Haut Fleuve, lui propose le poste de secrétaire auprès de lui. William se fait mettre hors cadre et suit Archinard. Malgré ses fonctions civiles, il fait colonne dans le Kaarta à Niore, Djenné, et prend part aux combats de Sombi-Ko et Ouassako. A cette dernière affaire, le 23 janvier 1893, il est blessé. Fait chevalier de la Légion d'Honneur le 8 mars 1893, il participe encore aux colonnes de Djenné et Bandiagara.

Il est alors Chef du Secrétariat à Saint-Louis auprès du Gouverneur du Sénégal M. de Lamothe, le 30 janvier 1894 ; il est envoyé l'année suivante à Madagascar pour mettre sur pied l'administration de l'île. Après ce bref passage dans la grande île (1896-1897), il revient au Soudan à la tête du cercle de Djenné, mais il n'y reste que quelques mois, et est nommé délégué du Gouverneur général de l'A.O.F pour l'administration du territoire du Haut Sénégal Niger, à Kayes d'abord, à Bamako ensuite. Nommé Gouverneur le 20 octobre 1904, il conserve le commandement du Haut Sénégal Niger qu'il aura assumé pendant dix ans.

Le 18 février 1908, à peine âgé de 42 ans, il est nommé Gouverneur général de l'A.O.F, en remplacement d'Ernest Roume. Ses quinze années de Soudan vont lui être d'un précieux concours. Il met en œuvre une nouvelle politique, la politique des races, qu'il définit lors de la session du Conseil de gouvernement du 21 juin 1909. Cette politique prévoit que les chefs soient choisis au sein de la tribu ou du gouvernement qu'ils doivent commander, ce qui est remarqué par Paul Marty : « Dans ces groupements arbitrairement créés par la tyrannie des chefs locaux ou par la folie sanguinaire des conquérants et des marabouts, dans ces groupements artificiels que nous avons eu quelquefois la faiblesse de maintenir, il a rendu la main à tous les éléments ethniques, il a proclamé l'égalité humaine de tous les peuples et leur droit à l'existence ; il a ramené à la vie des races qui se mouraient sous les oppressions sociales et religieuses, et l'on a eu la surprise de voir reverdir, croître et se révéler, pleins d'allant et d'espérance, des peuples qui semblaient à l'agonie... »

William Ponty reprend avec les moyens accrus la politique culturelle entreprise en 1903 par le Gouverneur général Ernest Roume. En 1912, il met sur pied une véritable inspection de l'enseignement. En 1913, l'Ecole Normale, jusqu'alors à Saint-Louis, est transférée à Gorée. Lors de la déclaration de guerre, en 1914, William Ponty assure au mieux le recrutement des tirailleurs qui vont, nombreux, combattre en France, au Maroc, au Cameroun.

Sa santé était cependant ébranlée et malgré les prières de son épouse - il s'était marié le 9 avril 1910 à Saint-Mandé avec une jeune comédienne Juliette Thabussot dont le père dirigeait une papeterie dans la banlieue parisienne - il refuse de se laisser rapatrier et décède à Dakar le 13 juin 1915. Ses obsèques ont lieu deux jours plus tard au cimetière de Bel Air à Dakar. Une rue de Dakar porte son nom, ainsi qu'une rue de Rochefort : l'avenue de la Cabane Carrée fut débaptisée le 6 décembre 1918.

ⁱⁱ Henry Merleau-Ponty est officier de manœuvre sur l'avis à roues le *Travailleur* en 1872. Après une campagne en Nouvelle-Calédonie sur le *Rhin* en 1873, il suit les cours de l'école des défenses sous-marines de Boyardville. Chargé d'une escouade de marins torpilleurs, il en sort breveté avec les félicitations du ministre pour son cours sur les torpilles. Officier torpilleur sur la corvette cuirassée la *Reine Blanche* en escadre d'évolutions en 1875, il passe ensuite sur le croiseur *Laplace* à la station de Terre-Neuve, où il est chargé de l'école élémentaire du bord (1876-1877). Lieutenant de vaisseau en août 1877, secrétaire adjoint à la Commission supérieure des défenses sous-marines en 1878, il invente un indicateur électrique du nombre de tours des machines qui est essayé sur la *Revanche* et sur l'*Héroïne*. Officier de manœuvre en 1879 sur le cuirassé *Provence* à la division du Levant, il y est également fonction d'officier d'ordonnance et de secrétaire de l'amiral de Pritzbuer. En 1882, il embarque sur l'*Alceste* en qualité de secrétaire et d'aide de camp de l'amiral commandant la division d'instruction puis sert comme officier d'ordonnance du ministre tout en étant attaché au 2^e bureau de l'état-major général. Commandant l'avis *Élan* et l'école de pilotage (1883-1885, il mérite deux témoignages de satisfaction et est affecté quelques temps au service hydrographique pour y travailler à la révision du *Manuel de pilotage*. Aide de camp du commandant en chef de l'escadre d'évolutions sur le *Colbert* en 1886, il met au point un système de signaux de nuit à caractéristiques permanentes qui sera adopté en novembre 1887 sur ordre de l'amiral Peyron. A nouveau officier d'ordonnance du ministre en février 1888, attaché à la 1^e section de l'État-major général, Henry est promu capitaine de frégate en février 1889. Second du *Marengo* en escadre du Nord avec l'amiral Gervais, il est extrêmement apprécié de celui-ci qui le prend comme chef-d'état-major à la division cuirassée du Nord en 1891 et comme aide de camp l'année suivante lorsqu'il devient chef d'état-major général. Commandant le croiseur

Cosmao en Méditerranée orientale en 1893, Henry embarque à nouveau avec Gervais comme chef d'état-major de l'escadre de réserve sur le *Richelieu* (1894-1895, puis de l'escadre de Méditerranée sur le *Brennus* (1896). Il est promu capitaine de vaisseau en mai 1895. Au début de 1897, il préside une commission chargée d'étudier l'implantation de l'arsenal de Bizerte. Commandant le cuirassé *Marceau* au Levant en 1897, il dirige en 1898 à bord de ce bâtiment l'école des torpilleurs et des électriciens, puis reçoit en 1899 le commandement de la division navale de Tunisie et de la marine dans la Régence. Contre-amiral en janvier 1901, il sert comme chef d'Etat-major de l'amiral Gervais pendant les grandes manœuvres de 1900, 1901 et 1902, et attache son nom à la construction de la base de Bizerte. Il meurt prématurément à Paris à son domicile rue de Wagram le 30 août 1902.